

Soliloque

Joseph Bonenfant

Numéro 48, printemps 1991

Autour du mythe de Danaé

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14947ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bonenfant, J. (1991). Soliloque. *Moebius*, (48), 53–57.

SOLILOQUE

Joseph Bonenfant

J'ai passé ma vie à inventer le bonheur. Je ne pensais pourtant ni à moi ni aux autres. Je ne voulais le garder, ni le donner. Je l'ai même fui. Il m'est arrivé de consentir au malheur le plus parfait. Cela non plus ne m'a rien donné. Je n'ai rien, j'ai tout perdu, j'ai tout gagné.

J'ai d'abord passé de longues années dans un souterrain avec ma nourrice. J'ai bu son lait jusqu'à l'âge de quatre ans. Elle m'a appris à parler et à braver le ciel. Mon père m'oubliait tellement que toutes mes journées en étaient noires. Comme nous avons pu l'explorer, ce labyrinthe! C'est là que j'ai appris l'histoire de toutes les générations qui m'avaient précédée. Arrière-petite-fille d'Hypermnestre, je l'admirais tellement d'avoir désobéi et d'avoir laissé vivre son mari. Elle s'était élevée contre la loi et connut quand même le bonheur. Elle s'était choisie au péril de sa vie. Me voilà bien vieille, mais je sais que mes descendants chanteront mes louanges à travers les siècles. Moi, fille unique, j'ai un fils unique. Et comment? Je vois déjà Héraclès, mon arrière-petit-fils, les bras chargés de merveilles. Mais trêve de cette chaîne des générations. Je reviens à moi.

Ma nourrice me racontait sa vie. Que de choses admirables! Elle avait quitté à douze ans la maison paternelle la

nuit même où son père l'avait fiancée à un fils de famille fortunée. Elle avait erré à travers des forêts épaisses jusqu'au jour où elle avait rencontré une famille de lions avec qui elle s'était liée d'amitié. Elle passait ses journées à jouer avec les lioncelles et à courir avec elles les gazelles. À seize ans, elle était devenue enceinte sans savoir comment et avait donné naissance à un garçon qui devait devenir dompteur de lions et de lionnes. Elle avait continué à vivre en pleine nature jusqu'au jour où mon père, charmé par cette sauvageonne, l'avait engagée comme nourrice. J'ai appris avec elle à assurer ma subsistance sans rien demander à personne, sauf au ciel, où régnait quelqu'un de redoutable qui faisait tout pour se faire aimer. Elle m'avait raconté comment ce Zeus était souvent descendu sur la terre pour s'unir à des mortelles comme moi. J'appris très jeune que Thémis, Mnémosyne, Maia, Léo, Sémélé, Déméter, Léo, Europe, et tuttae quantae, avaient joui des faveurs divines, et je n'osais pas lui adresser des prières trop instantes, n'ayant aucune idée de ce que la maternité pourrait signifier pour moi.

Par excès de solitude, je désirais sans doute être mère, mais je ne m'en étais jamais fait une idée claire. Et d'ailleurs, quel moyen! J'attendais le Prince charmant sans le savoir. Mais comme je vivais avec une célibataire endurcie pour qui j'étais l'enfant qu'elle n'avait jamais eue, je passais mes journées sans y penser vraiment. La nuit, je m'éveillais souvent en sueur, sortant d'un cauchemar où mon père tremblait toujours de peur. J'essayais toujours de le consoler, mais il m'empoignait toujours par le bras et m'enfermait dans une huche. Une nuit, je rêvai que mon père était allongé sur moi, tout à fait immobile; il dormait profondément, mais il me disait qu'il m'aimait autant que ma mère Eurydice. Il s'était alors mis à chanter, et moi à pleurer doucement. Je ne sais ce qui se passa, mais tout d'un coup je ressentis une crampe de jouissance totale qui m'éveilla brusquement.

C'est dans les jours qui suivirent que survint l'événement qui marqua toute ma vie. J'étais à la fois assise et couchée. Un rayon de lumière tout à fait inexplicable pénétrait par le toit pour la première fois depuis des années. C'est alors que j'eus l'idée d'enlever le peu de vêtement que je

portais. J'étais à la fois recourbée sur moi-même en même temps qu'entièrement ouverte sur les galaxies que je devinais. Où était passée ma nourrice? Aucune idée. Il se mit à pleuvoir. Je sentis passer comme une brise légère. Quelque chose dans l'air semblait se matérialiser. En même temps, je sentais mon corps parcouru d'une sorte de frisson chaud, mais je ne savais pas si tout cela ne se passait pas dans mon esprit.

En fermant les yeux, j'eus l'impression de n'être pas seule. Je sentais une présence. Je portai à ma bouche quelques gouttes de sueur et j'eus la sensation d'un lait tiède, au goût profond. Tout de suite après, je sombrai dans un sommeil extrêmement attentif; j'étais la vigilance même. Toutes choses semblaient se résumer à mon corps; on aurait dit un souffle de vie sur un tas d'ossements, une pluie dans le désert, ou simplement une faim devant un fruit gorgé de sucs. Les yeux fermés, je voyais, j'entendais, je goûtais, je sentais, je pensais. Je parlais aussi et, ô miracle, j'étais parfaitement entendue. J'étais à la fois immobile et en vol, une et innombrable. Je me sentais au commencement, au milieu et à la fin de tout. Ma vie était devenue à la fois tout et rien. Je ne sentais plus de contradiction entre la pesanteur terrestre et l'atmosphère céleste. Je disais, et tout arrivait. Je pensais, et l'univers virait jouissance.

J'étais hors de moi. Et pourtant j'aurais pu projeter la terre aux confins de l'univers. Il m'était arrivé souvent de connaître cette apesanteur. C'était ordinairement la nuit pendant mes rêves, ou durant le jour, quand ma nourrice avait le génie de me laisser un peu seule. Je me souviens qu'une fois, contemplant l'obscurité de mon souterrain, je m'étais dit que je voyais le néant. C'est alors qu'une lumière subite m'avait obligée à fermer les yeux. Rien du dehors, pourtant si réduit, ne me distrayait. Toute petite fille, j'avais déjà pris l'habitude de trouver en moi-même tout ce qu'il faut pour que l'univers soit complet. J'y arrivais toujours facilement. C'est ce qui fait que je ne pouvais jamais supporter la contradiction, ni même la voir, encore moins en souffrir. C'est comme si une faveur m'avait été faite à ma naissance et que je passais ma vie à m'en délecter. C'est bizarre comme parfois, étant sûre d'être moi-même, j'étais

en même temps certaine d'être toutes les femmes. Quant à mon père, il m'avait guérie à jamais du désir de le remplacer par un de ses clones, ou de ses doubles. L'angoisse que j'avais toujours lue sur son visage m'avait une fois pour toutes éloignée de la série des malheurs. Seule dans mon souterrain avec une nourrice qui après m'avoir donné son lait me donnait chaque jour son âme, j'en étais arrivée, dans l'ombre, à vivre dans la lumière, sans la contrainte, en liberté. Il se peut que vous ne compreniez rien à cette expérience que j'essaie de raconter trivialement; je n'ai pas besoin de votre compréhension, seulement de votre confiance.

Encore aujourd'hui, je ne sais pas si j'étais éveillée ou endormie. Ma vie était déjà un songe; c'est pourquoi je trouve impossible de dire que cela m'est arrivé en songe. Une chose est certaine, c'est que j'attendais fermement une délivrance. L'amour m'avait été brutalement interdit. Je ne pouvais escalader ces hauts murs ni franchir les barrières qui bouchaient la sortie du souterrain. La loi me circonvenait de toutes parts. Pour toute arme, je n'avais que moi, je n'étais que moi. Je n'avais pas d'espace, mais j'avais tout le temps. Je ne maugréais pas, mais je ne me résignais jamais. Je n'étais qu'une faiblesse, qu'une force, peu importe. Le soleil, j'en étais sûre, ne m'oubliait pas. Il était écrit que si ma mère était digne des enfers, moi, j'étais digne de l'empyrée. C'est ainsi. Je ne puis rien expliquer. Je n'ai aucun mérite. Cette chose m'est arrivée.

Combien de temps le dieu resta-t-il auprès de moi? Je n'en sais rien. Des heures? Des jours? Peut-être. Mais le rayon divin crût en moi, des mois durant. Mon ventre était devenu une des sphères du bonheur. La vie était ronde jusque dans mon cerveau. Quand Persée naquit, la mer se déversa vers le ciel et ses flots retentirent jusque sur les portes de l'éternel séjour.

C'est alors que mon père, comme la malice, me rejoignit et me fit jeter à l'eau, avec mon fils, dans un coffre de bois. Nous avons dérivé durant des semaines, pour nous échouer sur l'île de Sériphos, où m'attendait, et comment! ce cher Polydecte, qui devint aussi amoureux de moi qu'un renard d'une poule. Le récit de mes résistances et des mes ruses,

de mes fuites et de mes crucifixions m'entraînerait trop loin.
Quel dédale, quel roman!

Me voilà maintenant trop vieille pour fouler de nouveau tous ces chemins de mémoire. Je n'ai pas envie de raconter la méchanceté humaine aux ressources inépuisables. J'ai mieux à faire. J'ai à rester la toute simple et toute immortelle Danaé qui peut toujours faire rêver les peintres et les poètes. Mais je veux qu'on sache que l'immortalité ne m'intéresse pas. Je n'ai aucune envie de projeter dans une autre dimension la série de vicissitudes que j'ai connues durant ma vie. Non seulement je ne meurs pas, mais je suis éternelle. Je suis simplement devenue la vraie Danaé qu'on ne pourra jamais oublier. Je suis la beauté, la vie. Je marche sur un chemin de gloire.